

# Sektion für Logik und Philosophie

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **AssociationNews**

Zeitschrift: **Verhandlungen der Schweizerischen Naturforschenden Gesellschaft = Actes de la Société Helvétique des Sciences Naturelles = Atti della Società Elvetica di Scienze Naturali**

Band (Jahr): **132 (1952)**

PDF erstellt am: **21.09.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

**15. Sektion für Logik und Philosophie**  
Sitzung der Schweizerischen Gesellschaft zur Pflege der Logik  
und Philosophie der Wissenschaften

Samstag, den 23. August 1952

*Präsident:* Prof. B. ECKMANN (Zürich)

*Sekretär:* M. ALTWEGG (Zürich)

**1.** ERNST SPECKER (Zürich). – *Logik als Naturwissenschaft*. – Erscheint ausführlich in «Dialectica».

**2.** H. GUGGENHEIMER (Basel). – *Zur talmudischen Logik*. Ausführlich in «Methodos» 1951, S. 150–164 erschienen.

**3.** ALBERT CHALLAND (Berne). – *Attitude scientifique et vie publique*.

Si l'on a pu reprocher à bon droit à la cosmogonie de nos aïeux d'exagérer l'importance de l'homme dans la nature en faisant de lui le but de toutes choses et la cause finale de l'univers, la réaction contre cette vue erronée, depuis que l'essor des sciences naturelles a rétabli certaines proportions, est elle-même tout à fait excessive. On n'a plus voulu voir dans l'homme qu'un terme de la série animale, en méconnaissant le fait que ce qui l'individualise, ce qui le distingue des animaux, est beaucoup plus important que ce qui l'y rattache. L'animal est guidé par ses instincts. La marge de spontanéité que ceux-ci lui laissent pour donner à sa vie un contenu personnel est extrêmement étroite; elle est pratiquement nulle chez les espèces qu'on a le plus de tendance à nous donner en exemple, comme les fourmis ou les abeilles.

D'autres espèces ont plus de latitude à cet égard, mais c'est chez l'homme et, sous réserve d'hypothétiques découvertes futures sur d'autres planètes, voire aux confins de l'univers, c'est chez l'homme seul que le centre de l'activité se trouve transposé dans cette zone de spontanéité. L'homme obéit à des *idées*, c'est-à-dire à des représentations mentales artificielles, et non plus en première ligne à des instincts. Autrement dit, il ne conforme plus son contenu mental à un modèle qui lui soit proposé et imposé par sa nature héréditaire. Celle-ci l'abandonne aux destins qu'il se forge, et l'on connaît l'apologue, presque conforme aux faits, de ces chevaux qui, en pays neuf, savent aussitôt quelles

plantes sont vénéneuses, tandis que ceux qui les montent n'en font l'expérience qu'à leurs dépens. Même les instincts restés les plus forts, comme l'instinct sexuel, sont obligatoirement modifiés, perturbés, voire pervertis, par une prolifération imaginative énorme, sans laquelle leur fonctionnement est devenu inconcevable.

Un autre bon exemple est celui de la soif, qui est une tendance naturelle à absorber de l'eau, non de l'alcool éthylique. Et pourtant, voyez l'ivrognerie faire rage autour de vous !

C'est donc une situation mentale unique que celle de l'homme, et elle lui pose le problème de la *connaissance*. Il ne peut plus subsister dans le monde extérieur qu'en se renseignant sur celui-ci. Il s'y prendra pour cela de manière plus ou moins opportune, et la technique de l'acquisition de la connaissance devra progresser comme les autres techniques.

Or il se trouve que nous avons le bonheur — et j'emploie ce mot à bon escient — de vivre à une époque où, après cent millénaires d'errements, sinon toujours uniquement d'erreurs, la technique de l'acquisition des connaissances a été enfin, depuis trois ou quatre siècles, depuis Bacon, surtout depuis Descartes, prolongé plus tard par Claude Bernard, exactement précisée, dégagée de toute gangue. La méthode scientifique est née. Voyons un peu ce qu'elle est, ce qu'elle se propose.

Elle se propose l'acquisition d'idées conformes aux réalités du monde extérieur, y compris l'homme, qui en fait partie pour chacun de nous en tant qu'il est *l'autre*, en tant que facteur matériel, en tant que phénomène. C'est cette conformité de l'idée à l'objet qui constitue toute la science, laquelle est transformation de l'inconnu en connu à fin de maîtrise sur les choses. La science ne peut dès lors reposer que sur la notion de *contrôle*. Il n'y a de science que du *prouvable*, le principe de révisibilité demeurant seul réservé. Mais qui dit connaissance prouvée dit connaissance objective, indépendante de ma personne. Car par définition le monde extérieur, tel que le postule mon psychisme, m'est commun avec les autres hommes. Ce que Pierre a prouvé, Paul doit par conséquent pouvoir le prouver aussi. La connaissance objective est *communicable*. Les états d'âme purement individuels ne sont donc pas objet de connaissance. Cela ne veut pas dire qu'ils n'aient pas d'importance, mais cette importance n'est pas relative au monde extérieur. Il en résulte qu'il est interdit par l'honnêteté scientifique — notion qui n'est pas apportée du dehors, mais se déduit des conditions propres de la science — d'imposer aux autres hommes, par exemple, les conséquences d'une vision qu'on aurait eue sur le chemin de Damas. La véritable opposition entre la science et les attitudes religieuses traditionnelles pourrait bien se situer ailleurs que là où on la cherche généralement.

Le but de la science étant la *maîtrise*, intellectuelle d'abord, puis pratique, exercée sur les phénomènes grâce à une analyse correcte de leurs facteurs et du jeu des dits facteurs, elle a réussi à s'imposer malgré la résistance initiale des classes dirigeantes, dans tous les cas où elle a pu augmenter leur puissance en se vendant à elles. Et nous la voyons fabriquer aujourd'hui des bombes atomiques. Mais on conçoit immédia-

tement que tous les pouvoirs de ce monde qui ont intérêt à l'asservissement de l'homme, ou du moins à ce que les valeurs sociales, les rapports de soumission, les traditions profitables aux uns aux dépens des autres, soient révisés le moins possible, fassent tous leurs efforts pour soustraire à tout prix au moins un domaine, celui de la vie sociale des humains, à l'emprise de la science. Comme au temps de Galilée, on craint les ravages de la vérité. Comment, lorsqu'elle sera connue, exploiter encore l'incertitude d'un problème mathématiquement résolu ? Comment pêcher en eau trouble dans un vase clair ?

Il faut donc prévenir ce malheur, et pour ce but il y a divers moyens qui ont fait leurs preuves. L'un d'eux consiste à appeler science les bourdes que l'on veut sauver, comparables à la terre immobile des adversaires de Galilée, et à écarter ainsi la recherche sous le prétexte que le terrain est déjà occupé. C'est la fonction des sociologies dites scientifiques, mais qui, de Dupréel à Reiwald ou Toynbee, ne le sont en rien. La pseudo-science stalinienne rentre dans le même ordre de procédés.

Un autre truc éprouvé consiste à postuler que l'homme, et plus encore l'Etat, est transcendant à la science. Cette position, très goûtée en Angleterre, est celle de Bertrand Russell. C'est aussi celle qui a dicté, comme sujet des Rencontres internationales de Genève de cette année, le titre : L'homme devant la science, lequel *opposant* l'homme et la science, est bien le type même du faux problème.

Troisième tour de main, très en honneur en Suisse : discuter à perte de vue sur les méthodes des sciences particulières, afin de faire croire aux populations que l'attitude scientifique est une chose horriblement complexe, à laquelle l'homme moyen ne saurait se hausser pour sa défense, alors qu'elle a au contraire toute la simplicité de l'universel et toute l'universalité de l'humain.

Je postule donc, en opposition complète avec les opinions reçues, que la *pensée droite*, telle qu'elle a été mise au point par un Descartes, est accessible, aussi bien et mieux que les fariboles doctrinaires dont on lui bourre le crâne, à la majorité de la population scolaire, et peut et doit devenir par elle, dont l'enfance est prompte à passer, le facteur décisif de la vie publique.

Es hat noch gesprochen : Paul Bernays, Zürich.